

L'Europe et le legs latin

François L'Yvonnet

La XXVIème session de l'Académie de la latinité, dédiée à l'Europe et au legs de l'Occident, se tient à Paris, au cœur de l'Europe, à deux pas de la Montagne Ste. Geneviève, haut lieu de la pensée occidentale médiévale. Et c'est l'Institut du monde arabe qui abrite nos débats. Nous sommes géographiquement au centre d'une sorte de dispositif vers lequel convergent les sources antiques, la tradition chrétienne, une vocation méditerranéenne et les nouveaux enjeux du monde contemporain.

Il est généralement de bon ton de gloser sur le déclin ou la décadence européenne, à la manière d'un Julien Freund, par exemple, qui en repérait les signes dans un phénomène objectif fondamental: la perte du territoire. "La décadence de l'Europe", écrivait-il, "a commencé le jour où l'Europe s'est ramassée sur son territoire, abandonnant ses conquêtes

lointaines.” N’étant plus dilatée à l’échelle du monde, l’Europe aurait perdu sa raison d’être. D’autres, souligneront les paradoxes du déclin européen: l’Europe est à la fois en expansion, idéologiquement (le modèle démocratique), techniquement et scientifiquement (le paradigme technoscientifique s’est imposé à tous), économiquement (les mécanismes du libre-échange règlent, pour l’essentiel, la circulation des marchandises à l’échelle de la planète), et en même temps, l’Europe est en repli, politiquement (elle ne décide plus de la marche du monde), économiquement (elle n’est plus le “centre” de la production des richesses), culturellement (elle n’est plus le foyer exclusif de la création)...

142 **Un legs spatio-temporel**

Mais, c’est une tout autre question qui nous est posée aujourd’hui: celle du legs européen (ou occidental). Une question à la fois vaste par ses présupposés et ses implications, et ambiguë dans sa formulation. Un legs est un héritage, un don au profit d’un bénéficiaire: ce que l’Occident aurait légué à l’avenir, en un geste testimonial. Mais on parle aussi, en un sens plus figuré, d’un legs du passé, en somme ce qui resterait de l’Europe vivante dans le monde chaotique d’aujourd’hui. Il y aurait, soit des héritiers qui auraient reçu en partage des biens intellectuels ou spirituels, soit seulement des continueurs, des successeurs qui garderaient presque malgré eux, en tout cas sans conscience claire, certaines manières d’être et de penser attribuables à l’Europe ou à l’Occident.

Le premier legs objectif est de nature spatio-temporel. Jean-Frédéric Schaub, dans un livre remarquable,¹ souligne un certain nombre de points essentiels concernant, en particulier, ce qu'il nomme la "production européenne du monde". S'il est difficile de borner l'Europe (pensons aux sempiternelles querelles concernant ses frontières "naturelles" et partant l'appartenance de telle ou telle contrée à l'espace européen), c'est l'Europe qui a défini la "division continentale des terres émergées". Ce qu'Alexandre le Grand et l'empire romain unifieront, la définition européenne du monde l'a divisé (Europe, Afrique, Asie). L'Islam triomphant, puis le mouvement de colonisation occidentale (à partir du XV^{ème} siècle) le durciront. En même temps, autre paradoxe, "le processus par lequel les Européens embrassent l'ensemble du monde dans une expérience unificatrice est aussi celui qui aboutit à la division continentale de la planète".

143

L'expansion européenne s'accompagnera d'une unification du temps et de l'espace (y compris par l'adoption quasi générale du système métrique). En même temps qu'ils se partageront le monde, les Européens imposeront de grandes orientations géographiques qui perdurent aujourd'hui peu ou prou (quelle que soit la montée en puissance de nouvelles nations): d'abord occidentales, selon un axe Nord-Ouest opposé à un axe Sud-Est (avec des exceptions notables, l'Argentine, l'Australie, le Japon, la Nou-

¹ Jean-Frédéric Schaub, *L'Europe a-t-elle une histoire?*, Albin Michel, 2008.

velle-Zélande, l'Etat de São Paulo, etc). Avec la Guerre froide sera renforcée, sinon rechargée, l'opposition Est-Ouest, tandis que la décolonisation se fera selon un axe Nord-Sud. La boussole du monde est restée aimantée par l'Occident.

Il faudrait ajouter d'autres imaginaires géographiques, eux-mêmes d'inspiration européenne, qui avec le temps se sont comme sédimentés: l'opposition entre un centre "police" et une périphérie pauvre et rustique (présente chez Hérodote), entre peuples sauvages (amérindiens des Caraïbes) et grands empires (inca ou aztèque), entre enfance de l'humanité (les peuples anciens des Amériques ou d'Afrique tantôt réputés lavés de la tache originelle, tantôt aperçus comme maléfiques) et peuples adultes. Au cours des siècles passés, s'est dessinée une géographie globale d'origine européenne reposant sur toutes sortes de distinctions et d'oppositions qui structureront durablement la représentation du monde. Pas seulement dans le sens d'une supériorité: les Européens manifesteront une fascination pour la Chine, le Japon, l'Empire ottoman, la Polynésie ou le bouddhisme.

144

La notion de civilisation, note encore J.-F. Schaub, apparue tardivement en Europe, est chargée de deux significations opposées: d'un côté, elle qualifie le processus d'acquisition des normes européennes (le colonialisme répandra la "civilisation"), de l'autre, elle désigne quelques grandes cultures élevées à la "dignité" de civilisation. Ici, l'unité du progrès humain, là la pluralité des grandes réa-

lisations humaines. Certes, une écriture eurocentrée de l'histoire mondiale à tendance à passer à la trappe les expériences historiques survenues hors du champ d'action européen (des empires précolombiens ou chinois en passant par les royaumes africains ou polynésiens), mais depuis quelques siècles la médiation européenne s'est partout imposée, y compris dans les relations qu'entretiennent entre eux les pays non européens.

Parler d'un legs de l'Europe, c'est d'abord prendre en compte ce fait. Le monde dans sa représentation générale est, à bien des égards, européen. En témoigneront à leur manière, les tentatives de construction des récits historiques post-coloniaux, tournés contre l'eurocentrisme, qui n'échapperont pas à une contradiction: à la fois, l'impossibilité de s'affranchir réellement des cadres mentaux européens et en même temps la tentation de minimiser le poids de l'Europe en inventant des histoires alternatives peu crédibles. La notion d'impérialisme ne résume que très imparfaitement la place de l'Europe dans le monde.

Il faudrait ajouter un autre paradoxe, qui nous concerne particulièrement, l'esprit de conquête s'est accompagné d'un apprentissage du doute: plus que tout autre culture, l'Europe n'en finit pas de s'interroger sur sa propre identité. Ayant façonné un monde à son image, elle peine à y trouver sa place. Les facteurs de puissance (une affirmation de soi expansive, une confiance en soi un peu arrogante, une manière de donner des leçons à la Terre entière) sont aussi des facteurs de dissolution (crise interne, attermoiments,

masochisme, exclusion). L'Europe semble prise entre force et faiblesse.

Droit, pluralisme et syncrétisme

146 Il n'est pas anodin que ce soit l'Académie de la latinité (via la plume de son fondateur et secrétaire général) qui ait formulé le thème de notre rencontre. Aperçue à travers le prisme de la "latinité", la question du legs de l'Europe prend un tour original. Une latinité, que nous devons entendre en un sens assez particulier. Non point réduite seulement à une "aire latine" confrontée à d'autres aires culturelles: anglo-saxonne, chinoise ou arabo-musulmane... La question ne serait alors que déplacée. Il ne s'agit pas davantage d'entreprendre une défense et illustration de la langue latine (de ses surgeons et autres créoles). Une Académie pontificale de la Latinité a vu le jour à la fin de l'année dernière sous l'égide de Benoît XVI, se donnant pour mission (selon l'article 2 du *motu proprio Latina Lingua*) de "favoriser la connaissance et l'étude de la langue et de la littérature latines qu'elles soient classique, patristique, médiévale ou humaniste" et de "promouvoir dans divers milieux l'usage du latin que ce soit comme langue écrite ou parlée". L'Académie de la latinité — *carioca*, tout autant que romaine, madrilène ou parisienne — a d'autres ambitions qui nous semblent à la fois plus modestes et plus ambitieuses. Plus modestes, car l'enjeu n'est pas la conservation d'un patrimoine intellectuel menacé, plus ambitieuses, puisqu'il s'agit par le jeu d'une géographie "spirituelle", où les espaces se touchent

par leurs centres et non par leurs frontières, d'articuler les destins de peuples "frères" autour de quelques principes fondamentaux qui concernent la place non négociable qu'il faut accorder à l'homme, à la diversité des cultures et au statut de l'universel. La latinité est une manière d'agacer la géographie eurocentrée qui prévaut dans la manière de traiter les affaires du monde, tout en revendiquant, tout en assumant sans complexes un certain legs européen.

On peut s'entendre, sans trop de difficulté, sur ce que cette latinité n'est pas: elle n'est pas un club (au sens où George Steiner, parle du judaïsme, comme d'un club "aristocratique" dont on ne démissionne pas; au sens encore où un ministre français dénonçait naguère ceux qui, avec leur intention de définir l'Europe par sa culture chrétienne, voulaient en faire un club "chrétien"). Ni club, ni clan... Elle n'est pas non plus le succédané du fantasme impérial de Napoléon III, avec la pitoyable aventure mexicaine, qui imaginait opposer à l'empire anglo-saxon protestant, un empire latin et catholique... Elle n'est pas davantage le clone triste d'un "nouveau moyen âge", celui que rêvaient d'instituer dans les années Trente, Berdiaev et ses amis, pour sauver l'Europe (et donc le monde) de la catastrophe totalitaire...

147

Poser la question du legs européen (ou occidental) du point de vue de la latinité n'est pas un camouflage ethnocentrique, une façon détournée de faire parler l'Europe d'elle-même. Nous savons que la réflexivité est un trait marquant de l'identité problématique de l'Europe. Il s'agit de mettre en évidence non seulement ce que la latinité doit à l'Europe, à l'esprit européen, mais aussi ce que

l'Europe doit à la latinité, si elle veut jouer dans le monde un rôle autre que celui d'une puissance aussi arrogante qu'impuissante.

La latinité peut être l'occasion de formuler autrement la question de l'héritage européen. Dans un livre d'entretiens,² Candido Mendes retient de l'héritage latin trois apports fondamentaux: l'État (ou le droit), le pluralisme et le syncrétisme. Triple legs qui se déploie sur fond d'universalité.

La latinité est empreinte de l'État, d'une culture de l'État, qui est un legs de l'empire Romain; elle est un pluralisme essentiel, ce dont témoigne la coexistence de ses différences constitutives, vieilles charpentes et vieux scénarios de la Méditerranée, élargie à l'espace atlantique. Un pluralisme qui s'exprime remarquablement dans le syncrétisme: les structures s'enchevêtrent, s'emboîtent. Il suffit de constater l'interpénétration religieuse, si remarquable au Brésil, avec le succès des églises protestantes, d'origine nord-américaine, qui sont en train de gagner des masses de nouveaux croyants en organisant des exorcismes à grand spectacle. C'est inconcevable dans l'Occident "dur". Ces phénomènes montrent de plus en plus, qu'il n'y a pas simplement un pluralisme de coexistence, mais une véritable incorporation.

148

Le pluralisme est une vieille affaire. François Jullien³ fait justement remarquer, qu'à la différence d'Athènes fière de sa "longévité ethnique", Rome se concevait comme un "ramassis d'étrangers". La Ville est né de l'immigration et faite de mélange. La vocation syncrétique romaine est patente. Il faut ici se référer aux analyses lumineuses

2 Candido Mendes, *Le Défi de la différence: entretiens avec François L'Yvonnet*, Albin Michel, 2007.

3 François Jullien, *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Fayard, 2008.

de Rémi Brague⁴ qui montre que l'expérience romaine est d'abord une expérience de l'espace, celle d'un monde aperçu du point de vue du sujet qui "tendu vers l'avant, oublie ce qui est derrière lui". Pour illustrer cette posture singulière, l'auteur propose plusieurs exemples. Celui du carrefour: pour un Français, il y a quatre routes, pour un latin, il y en a trois (*trivium*). Le Romain ne voit pas d'où il vient. Idem, pour l'art: le temple grec qui est fait pour être contourné, alors que le temple romain est adossé à un dos impénétrable, ou bien la statue grecque qui est au repos, que l'on peut regarder sous tous les angles, alors que la romaine est en marche. Pour R. Brague, ceci illustre assez bien le rapport singulier des Romains à leur origine, conçue comme la transplantation dans un nouveau sol de quelque chose qui existait déjà. L'expérience du commencement, dit Brague, est celle d'un recommencement. Rome ne prétend pas être "première", elle est au contraire portée par un principe de "secondarité".

149

"À la différence des Grecs qui mettent leur point d'honneur à ne rien devoir à personne, à ne pas avoir eu de maître, les Romains avouent volontiers ce qu'ils doivent aux autres" (R. Brague, p. 48).

La latinité serait cette curieuse expérience de la transmission de ce qui n'appartient à personne en particulier, et donc peut appartenir à tous. L'édit de Caracalla, qui étendait la citoyenneté romaine à tous les hommes de l'Empire, tire une grande part de sa force symbolique, d'un geste

4 Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, 1999.

“transmetteur”. Il y a dans la latinité (à la mesure de la “romanité”) comme une pluralité originelle.

150 F. Jullien note que Rome fait advenir dans l’histoire et dans les institutions politiques l’exigence d’universalité philosophique, celle des Stoïciens en tout premier lieu. Mais aussi conçoit un cadre juridique qui permettra la diffusion de la citoyenneté romaine. Se trouve imbriqué de façon très original le local et le global. Les patries locales s’incorporeront à la Ville. La “petite” et la “grande” patrie, dont parlait Cicéron dans le *De legibus*, “une patrie de ‘nature’ et l’autre de ‘citoyenneté’”. Ce jeu du local et du global prend aujourd’hui une signification nouvelle avec la mondialisation en acte. Opposer une mondialisation de droit à une mondialisation de fait, pour reprendre les termes d’Habermas, suppose d’instituer des localités irréductibles, véritables lieux de contre-pouvoir, sans remettre en cause le principe d’une globalité irréversible.

Les citoyens romains n’étaient pas liés par les seuls liens de nature, mais d’association. Par le droit, la communauté s’est universalisée. Le droit est devenu la base stable de l’humanisme. C’est un héritage des plus précieux. Notre pensée de l’universel “relève d’une histoire dispersée” (F. Jullien), du produit d’au moins trois poussées, celle du concept (grec), de la citoyenneté (romaine) et du salut (chrétien). Toutes trois présentes dans la latinité. François Jullien émet une hypothèse: l’idéologie européenne est peut-être née “de ces plans successifs, de poussée diverse et sans rapport entre eux, mais que l’universel aligne”. Il y

a là sans conteste une singularité européenne qui a pénétré en profondeur la conscience moderne.

Le legs latin a été longtemps minimisé, au profit du seul génie grec. Simone Weil accusera les Romains (et les Juifs qu'elle mettait dans le même sac), cette “poignée de fugitifs agglomérés artificiellement en une cité”, d’être des adorateurs de la puissance. Michel Serres fait justement remarquer que la célébration des Grecs commence au début du XIX^e siècle. Presque tous les philosophes allemands sont pasteurs ou fils de pasteurs. Ils ont une détestation de Rome. Et la seule façon de démolir Rome, c’est de célébrer Athènes. Le livre qu’il a consacré à Rome⁵ va contre cet état d’esprit. L’attitude des Allemands à l’égard de Rome est un peu, dit-il, comme la queue des guerres de religions.

151

Rendons à Rome ce qui appartient à Rome.

Le Sud + l’universel

La latinité n’est pas la romanité, mais peut être son legs le plus vivant et le plus incontestable. L’universel latin a été reçu en partage par un certain nombre de peuples du “Sud”, agaçant par là même la géographie eurocentrée. La latinité, dit Edgar Morin, c’est le Sud + l’universel. Autre manière de nommer un décentrement radical (au sens propre de radis, racine), une sorte de déséquilibre constitutif, sans point d’appui fixe. Le Sud + l’universel, car le Nord mondialise, et c’est tout autre chose, à partir d’un pré carré devenu forteresse. Mais tous les Sud ne portent pas l’empreinte

5 Michel Serres, *Rome. Le livre des fondations*, Grasset, 1983.

de quelque chose qui est le maintien du sens de l'universel. Le Sud latin est ouverture, il est cette altérité fécondante. Écoutons Edgar Morin:

[La latinité] n'est pas une défense qui veut se refermer, se recroqueviller dans une ethnie propre, c'est quelque chose à travers tous les héritages civilisateurs qui ont marqué les pays méditerranéens et l'Europe du sud, puis les métissages culturels profonds qui ont existé et qui existent encore en Amérique latine.

Il ajoute:

Et puisque les pays de langues latines ont fortement le sens de l'universel, par là même, sans vouloir être les porte-parole, ils peuvent défendre les intérêts et les cultures des autres pays du sud: européens, africains, asiatiques et autres.

152 Autant dire, et cela rejoint le souci de l'Académie de la latinité: instaurer un dialogue réel avec l'autre (avec l'Islam, par exemple), c'est se tenir au plus près d'une pluralité native, qui offre à l'autre le possible frayement vers sa propre altérité, vers les expressions d'un universel. Car il s'agit de concevoir une expérience partagée de l'universel, à partir de la triple poussée susnommée, sans en réduire les expressions au seul génie latin.

Qu'est-ce qu'être latin, sinon reconnaître l'autre qui est en nous? Sinon, éprouver que l'on ne se suffit jamais à soi-même? C'est aussi, par là même, engendrer — à la manière socratique — une expérience de pluralité chez ceux avec lesquels nous prenons langue. Il y a de l'ironie dans la Latinité, cet art du dédoublement de l'autre par le dédoublement de soi.

Le monde hégémonique condamne les hommes à l'exil — au propre et au figuré — la latinité offre le salut de

l'exode, une sortie hors de soi pour être soi. On n'est pas latin tout seul, entre soi, se félicitant de l'aubaine, savourant sa supériorité. Il y a une responsabilité particulière à poser la latinité comme valeur. C'est affirmer que le "fleuve de vie" dont parlait Carlos Fuentes, comme tout fleuve, a deux rives, desquelles nous nous regardons, dans un face-à-face, un vis-à-vis salutaire.

Pensons au beau passage de *l'Alcibiade*, de Platon:

Et quelle est la chose dans laquelle nous pouvons voir et l'œil et nous—mêmes? (...) As-tu remarqué que toutes les fois que tu regardes dans un œil, ton visage paraît dans cette partie de l'œil placée devant toi, qu'on appelle la pupille, comme dans un miroir, fidèle image de celui qui s'y regarde. (...) Un œil, donc, qui veut se voir lui-même, doit se regarder dans un autre œil, et dans cette partie de l'œil où réside toute sa vertu, c'est-à-dire la vue. (132e-133a.)

153

En arabe, un seul mot — aïn — sert à désigner la source et l'œil: "La source est à la fois un point de vie, toujours nouvelle (...) et un point de vérité, incapable de mensonge comme le miroir de l'œil et le regard ne peuvent tromper."⁶

Le monde "monopolaire" dans lequel nous vivons, relayé jusque dans les esprits par l'emprise médiatique, est un monde où le face-à-face et le vis-à-vis n'est plus possible. C'est un monde sans rive... C'est un monde où l'autre n'est jamais regardé dans les yeux...

L'idée de latinité comporte, en outre, une dimension tragique, au sens propre et fort du terme... Le tragique, c'est tout ce qui résiste à la réconciliation, aux bons sentiments, à l'optimisme béat. Le tragique, en l'occurrence, c'est refu-

6 Alain Blottière, *L'Oasis, Siwa*, Paris, Payot, 1992.

ser une vision de l'histoire du monde qui serait la réalisation programmée du progrès et du bonheur, sous les espèces de l'*American way of life*. C'est refuser la fatalité d'un monde annoncé. Jean Baudrillard fait remarquer que tous les événements qui n'adviennent pas continuent de devenir. Ce qui n'a pas été "retenu" par l'histoire n'a pas pour autant disparu, n'est pas privé d'efficace, mais peut subsister "parallèlement". Il applique ce "principe" aussi bien au "devenir" historique, à l'aventure temporelle collective, qu'à celle du moi. Il récuse par exemple, la démarche révisionniste de certains idéologues qui, jugeant moralement de l'histoire, partagent la Révolution française ou la Révolution russe, en une bonne et une mauvaise révolution, réduisant l'iné-

154 puisable polyphonie de tout événement à une forme figée et édifiante, réputée seule légitime. C'est ne rien comprendre à la singularité, à la littéralité de l'évènement. C'est appauvrir ce qui advient, en ne retenant qu'une des facettes de ses manifestations. C'est au fond pécher par finalisme... Le pluralisme congénital à la latinité, c'est précisément cette multiplicité foisonnante de destins qu'il nous appartient de laisser ouverts, ce sont les virtualités inépuisables de l'*Unita multiplex* commune.